

LE PEINTRE JARDINIER

Alain Roger peint des fleurs, des feuillages, des branches - et les ombres que font ces fleurs, ces feuilles, ces branches sur les murs de son jardin. Il peint du végétal comme d'autres peignent des corps, des visages ou des objets. Il dessine beaucoup, cueille et recueille la lumière, les formes, les odeurs. Puis il attend. Il en attend le retour. C'est dans son atelier d'Aulnay-sous-Bois : dans cette ville en bordure de Paris dont le nom porte le souvenir de berges plantées d'arbres amoureux d'eau et de marais.

Alain Roger est un peintre patient et attentif. Il sait le prix à payer pour capturer la fragilité d'un pétale, donner à sentir l'odeur douceâtre du figuier, cerner l'ombre et la lumière sous les entrelacs de tiges et de lianes. Il sait qu'il faut être modeste et rapide en même temps. Si les corps nous parlent du temps qui passe, les plantes plus encore soulignent la précarité et l'éphémère de notre condition : beauté, épanouissements et pourrissements se côtoient sans qu'on puisse en arrêter le cours. Il faut simplement être là au bon moment pour jeter quelques notes rapides sur un carnet, recourir au croquis pour un relevé le plus précis possible, passer un voile humide de couleur, uniquement pour se souvenir quand quelques mois plus tard il s'agira de s'y remettre.

Alain Roger n'est cependant pas un peintre botaniste. Son désir n'est pas seulement d'exactitude et de précision. Il aime ce temps retardé, ce léger décalage qui l'oblige à recomposer, à réinventer le réel. Il évoque à propos de sa pratique Gérard Titus-Carmel, autre amoureux du végétal, qui aime à parler des «feuilletts » qu'il collecte avant de peindre.

Chez Alain Roger, les strates du travail sont parfois visibles et prennent alors la forme de minces feuilles de papier collées, superposées, ou d'interventions colorées. Mais la plupart du temps elles se logent sous la surface, en deçà de ce que l'œil du spectateur peut capter.

C'est bien sûr le résultat de tout processus de peinture et il est bien rare qu'une œuvre se livre dans le temps même de son élaboration. Chaque peintre déploie des stratégies singulières pour passer du déjà-là au « déjà-peint » dont parle Alain Roger. Il faut ce temps de recollection, puis de dépôt, puis de maturation pour qu'advienne la jouissance du regard. Métaphore jardinière en quelque sorte qui demande que la peinture, pour éclore, en passe par ces phases obligées de lente germination au creux d'un terreau riche de notes, d'impressions et de traces déposées au jour le jour.

Cette expérience accumulatrice de matériau s'enracine à l'orée de l'histoire de l'art : aux temps où le peintre apposait sur la paroi des cavernes le contour de sa main, aux temps où la fille d'un potier de Corinthe, si l'on en croit Pline l'Ancien, entourait d'une ligne l'ombre du visage aimé projetée sur le mur par la lumière d'une lanterne. Ainsi, lorsqu'Alain Roger peint la série « ces feuillages à nos murs », il s'intéresse tout autant au velouté des pétales de roses, à la brillance des feuilles et à la souplesse des tiges qu'à l'ombre portée qu'elles organisent sur le mur du jardin. L'image du vivant est ainsi capturée et cernée : le corps de l'absent, même s'il se dérobe matériellement à la vue, reste ici présent et représenté par son contour dessiné.

Il y a sans doute de ce désir-là chez Alain Roger : capturer l'image fuyante et labile de ces belles éphémères, les inscrire sur le mur et sur la toile avant qu'elles ne se fanent. Mais il y a sans doute aussi chez lui du goût pour la référence savante. Car Alain Roger connaît son affaire. Il n'oublie pas d'où viennent les gestes de la peinture, il connaît les codes, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. C'est ainsi, par exemple, qu'il lui arrive d'inscrire sa peinture dans le format du tondo, à la manière des peintres de la Renaissance, tout en ajoutant ses plans de telle sorte que l'espace du tableau, soudain redressé, annule l'effet de profondeur, comme on le voit dans presque toute la peinture moderne.

En ce sens, les œuvres d'Alain Roger sont à entendre doublement comme des « jardins du retour » : retour sur le vif, certes, mais retour aussi sur ce qui constitue l'essence même du travail du peintre, interrogé ici avec poésie et élégance.

Agnès FABRE